

Dans un roman, les événements qui tissent la trame du récit peuvent être banals ou hors du commun ; ce qu'il faut aux affamés de rêves ce sont des êtres comme on n'en rencontre jamais. En traits un peu gros on peut avancer que jusqu'à la fin de la guerre (1945) les personnages se sentent de leur origine balzacienne. Le héros de roman « peut vouloir » (R. Martin du Gard) ; pour le meilleur ou pour le pire, il se distingue du commun.

À l'inverse, *Les Premiers Jours de Pompéi* centre le récit sur un personnage qui est un cas d'école, une expérimentation de l'écrivain. Il se place dans une situation où il ne connaît aucune des servitudes de la vie ordinaire : déplacements, travail, famille, un ensemble d'occupations et de préoccupations qui donnent l'impression d'une structure solide. Mais cette apparence dissimule une véritable anarchie intérieure. À la fin du jour, que reste-t-il de saillant ? Une conversation interrompue, une querelle, une pensée inachevée, particules dans lesquelles s'insinuent les divagations centrées sur le réel. Hommes et femmes, c'est notre lot commun. En elle-même, la vie est pauvre, discontinue, désolante. On se donne l'illusion d'y marcher d'un pas assuré, cependant c'est un rêve de philosophe. Le vrai, le faux, cela ne peut pas se démêler dans le désordre intérieur, situation ordinaire de la conscience.

La splendeur du monde et la médiocrité de l'existence forment un contraste énigmatique. Le mystère a sans doute un sens mais la grossièreté de notre condition charnelle ne permet pas de le pénétrer. On s'en tient à des représentations sommaires : avec la « Vierge Mavie » l'auteur du journal a des échanges grotesques qui caricaturent l'obscurité des délires mystiques. L'existence du monde témoigne probablement de celle de Dieu, manque la preuve irréfutable « Il est parti en cachette s'offrir aux hommes, comme Messaline la nuit s'offrait aux matelots » (p. 161). Nous ne voyons qu'un aspect des choses, la vie est un défilé d'images.

Vision désabusée d'une existence pure de toute difficulté, de toute souffrance, de tout effort. La mère et l'épouse du narrateur assurent largement la vie du trio. Deux femmes mûres ont donné corps à un fantasme commun : empêcher son petit de grandir, un petit à qui rien n'est interdit.

Un enfant peut se projeter dans l'avenir, se voir explorateur ou acteur célèbre... Cette ressource manque au rédacteur du journal qui est adulte, le présent est réduit à ce qu'il est. Il le meuble avec des liaisons sans importance, même avec la femme qu'il a rendue mère d'un garçon ? d'une fille ? Peu importe, il l'ignore. Il a gâché à deux reprises la possibilité de devenir heureux. Il a vraiment aimé Irène qui s'est suicidée, sûre qu'elle ne serait jamais l'unique. Il est parti avec Siane au bout du monde, mais il l'a quittée pour revenir vers ses deux mères. Siane s'est aussi donné la mort. L'aventure avec Siane est peut-être celle d'Irène revue et corrigée par le rêve. Même dans un rêve il ne peut s'arracher à sa dépendance. Elle prendra fin d'elle-même, à son retour Maman et Loulie sont mortes.

Le lien avec mère et femme était le seul qui ne soit point pure contingence. La vie collective est aussi inconsistante que le domaine privé. À plusieurs reprises est évoquée une foule « cet immense mouvement [...] Pancartes, banderoles, feux de joie allumés avec des meubles » (p. 100), et les étudiants « qui veulent vivre » (p. 110). Sans la protection de ses mères, il est sans ressource.

À son retour, il a acquis une chambre modeste à côté de celle du « docteur Schluck » qui est pour parler vrai laveur d'éprouvettes. Qu'importe ? Tout est faux, le garant de la vérité c'est Dieu. Et comment le loger ? Il faudrait être sorti de soi, « ce lieu des crimes » (p. 175). C'est une des explications de l'insistance du rédacteur à noter que son journal est faux. Comment ne le serait-il pas, puisque rien ne nous permet de reconnaître que nous sommes dans le vrai. Le narrateur se trouve cependant une mission ; consoler Schluck puisqu'il a tué la belle femme dont le docteur est épris, le docteur qui lui avait demandé de le « consoler », si elle ne venait pas. Là prend fin le troisième et dernier journal « Je n'ai rien dit encore [...] Alors demain je parlerai » (p. 185).

La certitude attendue par le narrateur, d'où pourrait-elle lui venir ? Cette vie inconsistante sur quoi de mieux pourrait-elle s'ouvrir ? Le refus de la mort n'est pas promesse d'une éternité inconcevable. Cependant qu'elle soit inconcevable peut être signe de son caractère inexprimable

dans notre langage. Le philosophe profond qu'était Saint Augustin a exprimé cette conviction en une formule saisissante : « Credo quia absurdum ». Raisonnable, l'espoir demeurerait à notre mesure humaine ; il ne s'agit pas de cela mais de « la petite fille espérance » à laquelle l'auteur laisse une petite place, une petite chance...

Colette Cazenobe